

Laura Jean McKay

# Les animaux de ce pays

Roman

Traduit de l'anglais (Australie) par Lise Garond

**D**alva

Titre original : *The Animals in that Country*  
Éditeur original : Scribe Australia  
Copyright © Laura Jean McKay 2020

© 2025 Éditions Dalva, une marque des Éditions Robert Laffont,  
pour l'édition française

ISBN : 978-2-487-60017-1

Conception graphique : Rémy Tricot  
Photo de l'autrice : tous droits réservés

Éditions Dalva – 92, avenue de France 75013 Paris  
info@editionsdalva.fr

*Ce livre a été écrit sur les terres traditionnelles de plusieurs peuples aborigènes : les Wurundjeri et les Wathaurong de l'alliance Kulin, les Kungarakan, et les Larrakia. L'autrice reconnaît les propriétaires et gardiens traditionnels des terres sur lesquelles elle travaille, et tient à manifester son respect envers leurs Aînés, passés, présents et à venir. Les peuples autochtones n'ont jamais cédé leur souveraineté. Cette terre était et sera toujours aborigène. L'autrice reconnaît les atrocités commises dans le passé à l'encontre des peuples autochtones australiens (aborigènes et insulaires du détroit de Torres), et le fait que l'Australie est une nation qui s'est bâtie sur le génocide et la dépossession des peuples autochtones. L'autrice reconnaît aussi que les structures et politiques coloniales n'ont pas disparu, et que les peuples autochtones luttent encore aujourd'hui pour les démanteler. Le combat en faveur de la justice et pour la reconnaissance du passé australien est un prérequis pour parvenir à une guérison individuelle et collective.*

*L'autrice soutient la déclaration d'Uluru (Uluru Statement from the Heart, 2017) demandant justice, reconnaissance et respect pour les peuples autochtones australiens et l'inscription dans la Constitution australienne d'une Voix autochtone. Elle accepte volontiers l'invitation contenue dans cette déclaration à cheminer ensemble avec les peuples aborigènes et insulaires du détroit de Torres vers un avenir meilleur.*

*Aux grands-parents, en particulier à ma mère et à Nana.  
Et aux animaux – à nous tous.*

*Dans ce pays les animaux  
ont des têtes d'animaux.*

Margaret Atwood,  
*The Animals in That Country.*

*Mais je crains que quelque part  
dans son cœur de chien sauvage,  
il ne me méprise en secret.*

Helen Garner,  
*Red Dog : A Mutiny.*

Moi je le vois, son côté sauvage. Elle a l'apparence et les attitudes de n'importe quel chien. Joue, remue la queue, me fait ses grands yeux ronds ; court, attrape, quémande des biscuits. Puis quand vient le crépuscule, elle lève la tête et se met à hurler le chant le plus triste du monde, et la voilà sauvage. Dingo, hibou, chose de la nuit – un cri comme ça, c'est une mise en garde. D'une solitude absolue. Ça vous envahit la tête, le sommeil, les rêves.

— Ohé, *ohé*. Quelque chose se trame, prévient-elle.

Les soigneurs d'ici me disent toujours, ne parle pas comme ça. D'après eux, les dingos ne font qu'établir leur territoire, veiller sur leur meute. De l'administratif de dingo, quoi. Mais allez donc vous poser sur la route chaude, entre la boutique de souvenirs et les enclos, et écoutez-la dans sa cage appeler les meutes au-dehors. Dites-moi si vous ne sentez rien d'un peu spécial. Dites-moi si elle ne sait pas des choses sur le monde auxquelles vous et moi, on n'a jamais pensé.

## UN

Tout le monde veut voir les animaux sauvages. Les dingos, les crocos, les raies, un serpent peut-être. C'est ce qu'ils demandent quand ils viennent au zoo. On a des wallaroos avec des zébrures sur la tête et de gros derrières. On a des chats marsupiaux et des phalangers volants tapis dans des troncs creux. Un spectacle d'oiseaux de proie le matin, avant l'heure où les enfants commencent à chouiner et les pères à s'énerver. On a des oiseaux aquatiques et un lézard qui vous mange dans la main. Résultat des courses ? Ce que veulent les touristes, c'est plonger leur regard dans celui d'un crocodile de quatre mètres, tenir un python blond sur leurs épaules et puis se laisser conduire dans le train du zoo, un peu de brise dans la figure, jusqu'au fond du parc où se trouvent les dingos.

— Messieurs dames bonjour, dis-je au micro. Je me présente : Joan Bennett, je suis guide au parc animalier.

Si vous tournez la tête vers la gauche, vous apercevrez une petite construction dans les fourrés. Vous voyez ces brindilles ? Les bouts de plastique bleu ? C'est l'oiseau jardinier qui a bâti ça pour attirer sa belle. Je devrais peut-être l'embaucher pour refaire ma déco, pas vrai ?

La plupart du temps, c'est moi qui conduis le petit train – une bonne vieille machine qui carbure à l'électricité. Il y a quelques années, ils ont voulu nous remplacer par un système automatique. Avec un mec en plastique derrière le volant, dans les tons vanille fraise, comme les banquettes. Ils ont fait un sondage et neuf visiteurs sur dix ont répondu qu'ils préféreraient une vraie personne – quelqu'un a même mentionné mon nom. La pilule a été dure à avaler pour la direction.

Devant l'enclos des dingos, j'arrête le train et j'allume un peu la radio pour écouter les infos. Les touristes se bousculent en sortant et s'étirent comme s'ils venaient de faire un long *road trip*. Des journalistes parlent de ces pauvres gens dans le Sud, la région d'où je viens. C'est à peine le début de l'hiver et ils ont déjà tous chopé la grippe. Rien ne marche, même les antibiotiques. Je me souviens de ça. D'être tout le temps malade, et d'en avoir ma claque de la pluie et du froid.

Depuis le siège de la locomotive, les genoux chauffés par le soleil de la fin de l'après-midi, je repère les dingos avant les touristes. Au début, on dirait qu'il n'y a rien là-dedans. Juste un enclos grillagé avec des arbustes et des broussailles, des rochers, et plein de terre. Et puis ça bouge. La terre ocre enfle, elle prend forme. Les

dingos ont un long corps de la couleur du sable. Ou du papier kraft. Le dos qui se creuse au niveau des côtes et qui remonte assez haut vers l'arrière – presque comme des lévriers, mais en plus joli. De longues pattes galbées et une queue en plumeau. Ils sont élastiques. Sentent fort. Tout en poussière et en poils. Les touristes s'avancent vers la barrière. J'ai trois sacs en papier dans la boîte à gants en plus de la trousse de secours. Le premier contient des sandwiches – j'ai des baisses de tension maintenant – ; le second, de quoi se rincer le gosier, et le troisième, des biscuits pour chiens. Les touristes seraient prêts à se jeter dans l'enclos quand on leur en distribue.

— Des dingos ! s'écrient-ils. Regarde, Jason ! Des dingos !

Sur le qui-vive, les dingos se regroupent derrière la clôture. On n'est pas censé dire que ce sont des chiens. Non pas *canis familiaris*, le toutou de monsieur et madame tout le monde, mais *canis lupus dingo* : qui vient du loup. Tous les panneaux explicatifs disent qu'ils se rapprochent plus du chat. Ils grimpent aux arbres. Ils sont hyperagiles et toujours à l'affût. Des superflics à poils. Un chuchotement pour nous, c'est une voix normale pour eux, et ils peuvent entendre un truc arriver avant même que le truc en question ne soit au courant qu'il arrive. Et voilà ça y est, quelqu'un vient de lancer un biscuit. C'est parti pour le show. La moitié de la bouffe atterrit dans les douves poissonneuses, l'autre dans l'estomac des dingos. Les touristes adorent nourrir les dingos,

et les dingos adorent qu'on les nourrisse. Mister, le grand mâle, plante ses pattes dans la terre et baisse la tête en gardant l'arrière-train et la queue en l'air : la position du jeu. Les spectateurs devraient en être flattés. « C'est un bon dingo, ça », disent-ils en riant. Des enfants supplient leur père d'adopter un bébé dingo – le père n'en peut plus, c'est la fin de la journée et on dirait qu'il veut se jeter dans la mare. L'autre mâle, Buddy, bondit sur un gros rocher, puis dévale la pente telle une cascade jaune. Les touristes tendent le cou. Une femme hisse son bébé au-dessus de la barrière pour lui faire voir le spectacle. Aussitôt, les dingos s'en alarment. Ils remarquent tout. Ils ne sont pas shootés à l'amour ou morts d'ennui comme nos labradors. Ce ne sont pas des animaux qu'on peut laisser dans son jardin en s'attendant à les retrouver le soir en rentrant du boulot. Avant d'avoir eu le temps de dire ouf, ils auront sauté la clôture et seront partis déchiqueter des poulets et se trouver une meute.

La chaleur est à son comble en fin d'après-midi. Encore quatre mois sans une goutte de pluie, puis ça ne s'arrêtera plus de tomber. Ils parlent toujours de cette histoire de grippe à la radio. Le rhume et la fièvre ne durent qu'une demi-journée, mais ensuite les gens se mettent à voir des éléphants roses pendant on ne sait pas combien de temps. J'éteins. Les poissons tournoient au milieu des nénuphars, et les moustiques remplacent

les minuscules moucheron qui vous laissent d'énormes boutons sur les bras et les jambes. Les dingos entament leur parade. Ils caracolent sur les rochers comme leur ont appris les soigneurs, et puis ils font mine de se bagarrer féroce, comme si c'était le duel du siècle – toutes canines dehors. Ces trois-là ne sont même pas vraiment sauvages : ils sont croisés de chiens de berger – de kelpies australiens – et on ne peut pas dire qu'ils aient vécu à la dure. On les a trouvés bébés, blottis comme des haricots sous un morceau de ferraille. Quand la minuscule femelle, Sue, a ouvert les yeux sur le monde pour la première fois, j'étais là. Sue est une petite merveille au poil brillant. Elle a droit chaque matin aux câlins et aux repas des soigneurs, mais je suis la seule personne qu'elle guette vraiment chaque jour. Ce sont des animaux exclusifs.

Ils ont beau être croisés, leur couleur est celle du dingo et ils savent parfaitement donner le change. L'an dernier, on a fait venir un mâle d'un autre zoo – un grand dingo pure race, la tête laineuse – en espérant que Sue tomberait amoureuse et qu'on en tirerait des petits bébés stars. Elle l'a mordu en pleine truffe.

Les touristes sont pendus à la balustrade, ébahis. Une brochette de raies des fesses en sueur. Je prends mon temps. Sors ma flasque de son sac en papier et avale une mini-gorgée, juste de quoi m'humecter la langue. Puis j'attrape le micro.

— Eh oui, messieurs-dames, vous voilà devant l'enclos des dingos. Les dingos sont arrivés sur le continent il y a seulement six mille ans. Ça peut paraître long dit comme ça, mais il y avait déjà des gens et des animaux depuis beaucoup plus longtemps que ça en Australie, hein ? Les... (Je jette un coup d'œil au post-it que le gars de la logistique, Glen, a collé sur le tableau de bord.) Les Kungarakan sont les propriétaires traditionnels de la région.

Les jeunes mâles en font des tonnes. Ils se tapissent entre les rochers, puis grimpent au sommet en quelques bonds rasants.

— Vous voyez les deux dingos là-bas ? Il y en a un qui dit à l'autre : « File-moi la bouffe, espèce de bâtard. » (Les touristes gloussent. La vodka me brûle l'estomac.) « Eh, je suis pas un bâtard. Je suis un pure race. » « Ouais, peut-être bien, mais c'est moi qu'ai eu le dernier biscuit ! »

Et juste à point nommé, ce bon gros Mister surgit et rafle les derniers morceaux, puis s'en retourne sur les rochers les manger tranquille. Il faut le voir pour le croire. Les spectateurs applaudissent et jouent des coudes. Qu'il s'agisse des gros lards venus de l'autre bout de la planète ou des bobos de la ville, ils en redemandent. Je reprends le micro.

— Mais vous savez qui commande ici, messieurs-dames ? Une femme, évidemment ! Je vous présente la belle Sue.

Les touristes la cherchent des yeux, et moi aussi. D'habitude, je la repère tout de suite, même quand elle se cache, parce qu'on a une connexion toutes les deux, moi et Sue.

— Combien de dingos vous comptez, les enfants ?

— Deux ! crie un garçon.

Il a une coupe de cheveux, c'est à se demander où ses parents avaient la tête.

— Recomptez, les enfants. Il y a trois chiens, n'est-ce pas ?

Le garçon secoue la tête.

— Non, deux.

— Trois, j'en vois trois, dit une fille.

Ça pourrait être ma petite-fille dans un an ou deux. Que des cheveux, des yeux, des bras et des jambes. Elle me fait sourire.

— Et qu'est-ce qu'il fait le troisième, ma belle ?

La gamine inspire, l'air important.

— Il est coincé. Il est coincé. Sa...

— Sa patte est coincée dans le grillage ! hurle le garçon.

Je descends du train et m'approche de la barrière. Les deux mâles continuent de quémander des biscuits, la queue dressée, les yeux rivés sur la foule. J'aperçois Sue derrière le grillage. Le pelage luxuriant le long de sa nuque, la flammèche blanche sur son poitrail caramel, les socquettes blanches de ses pattes. Elle me voit et essaie de bouger, mais quelque chose la retient. Je remonte vite dans le train pour lancer un appel radio,

mais les touristes s'inquiètent, le ciel s'assombrit et pendant ce temps-là Sue est emprisonnée, sans eau ni rien.

Jadis, je n'aurais eu aucun mal à enjamber la barrière – je pouvais m'introduire à peu près partout. Maintenant c'est une autre affaire, et avec tous les visiteurs qui me regardent, j'ai l'impression que mes vieilles jambes sont aussi légères que des cuissots de cochon qu'il faudrait tracter au sommet d'une montagne. Mais je parviens à me hisser et, une fois de l'autre côté, je me laisse glisser jusqu'aux douves qui séparent la barrière de l'enclos grillagé. L'eau arrive plus haut que je ne croyais. J'ai des nénuphars et de la vase plein le pantalon et le sac de gâteaux dans ma poche est trempé. Les mâles se mettent à glapir. Un panneau explique que les dingos ne peuvent pas aboyer, qu'ils ne font que hurler : un ramassis de conneries quand on est là-dedans avec eux. Du côté des rochers, Mister se met à *ouaf ouaf*-er et Buddy l'imité, comme à son habitude. Mais je ne regarde pas les garçons. Je n'ai d'yeux que pour ma belle Sue. Elle me voit approcher et essaie de se libérer. Secoue le grillage de sa patte emprisonnée. Derrière moi, les touristes poussent des petits cris et agitent les bras. Un gamin demande si je vais mourir. Ce qui n'est pas complètement idiot. Sue peut se montrer calme et obéissante les soirs où je l'emmène se promener, parce que c'est moi qui commande et qu'on n'est plus sur son territoire. Elle se trémousse en me voyant arriver

avec la laisse, puis se colle à mes jambes en marchant, comme pour dire : « Me laisse pas ! Me laisse pas toute seule dehors ! » Mais là, je suis dans *son* espace.

Les dingos expriment leurs émotions à travers leur pelage : tout lisse et brillant quand ils sont détendus, hérissé quand ils sont nerveux. Sue est nerveuse. C'est comme si un échidné avait élu domicile sur sa nuque. Elle a l'air plus grande, un brin féroce, prête à montrer les dents. Un de ses coussinets est pris dans un fil de fer, mais le fil n'est pas enfoncé dans la chair comme je le craignais. Toujours pas de soigneur en vue. Les touristes ne disent plus un mot et m'observent attentivement depuis l'autre bord du fossé.

— Hello, Sue, dis-je. Gentille Sue, *sweet* Sue. Ils ont écrit une chanson sur toi, tu sais ? Je ne me souviens plus des paroles. Tiens, ma Sue.

Je lui jette quelques biscuits pas trop trempés. Elle fait mine de ne pas voir, garde les yeux fixés sur moi, mais sa truffe la trahit.

— Là, ma Sue.

Je garde les bras le long du corps – c'est ce qu'il faut faire. Les bras levés, c'est la bagarre, en langage dingo. Les bras baissés en parlant d'une voix douce, en jetant des croquettes et en disant « Hello, Sue. Gentille Sue », ça veut dire : tu es en sécurité avec moi. Je m'approche un peu plus. Elle se cabre et tout le grillage tremble. Je croyais qu'elle allait arriver à se dégager, mais le fil de fer tient bon. Dans le groupe de touristes, la petite fille

qui ressemble à Kimberly nous regarde avec de grands yeux ronds. Elle lève un minuscule pouce en l'air.

J'inspire et j'entre dans l'espace de Sue en passant ma main dans le grillage. J'empoigne le fil de fer et tire avant qu'elle ou moi on se fasse dessus. Elle n'en croit pas ses yeux. Je tire un dernier coup pour libérer sa patte. Elle tourne la tête et me saisit la main. Ses énormes canines, jaunes comme son pelage, se plantent dans ma chair. Pas besoin de mordre très fort pour faire des dégâts avec des crocs pareils. C'est si rapide qu'au début je ne sens rien. Juste le choc d'être mordue. Ma petite Sue, qui me croque la main. Puis elle disparaît. Je ne la vois plus. Est-ce qu'elle boite ou saigne ? Elle remue un moment dans les broussailles et finit par réapparaître à l'autre bout de l'enclos, perchée sur un rocher, triomphante – ni blessée ni rien.

Les touristes exultent. Je sens leurs cris jusque dans ma main. Deux hommes – tout en courage et en muscles, maintenant – sautent la barrière pour aider mémé à sortir du fossé. C'est à peine s'ils ne me portent pas jusqu'au train, tellement ils sont prévenants. Je suis une championne de foot, une surfeuse des foules. Une fois redescendue sur terre, je sors un bandage de la trousse de secours et panse ma blessure.

— Tout va bien, messieurs-dames. Ce n'est qu'une égratignure, je peux encore conduire.

La petite fille vient s'asseoir juste derrière mon siège.

— Qu'est-ce qu'elle a dit ? demande-t-elle. La dingo ?  
Qu'est-ce qu'elle vous a dit ?

Tout ce petit monde écoute, alors je dégaine le micro, une fois de plus. Je prends une voix un peu aiguë, soyeuse comme la queue d'un chien sauvage.

— Elle a dit : « Eh, Joanie. T'es ma meilleure amie. »  
Ils sont aux anges.

De retour au coin restauration et boutique cadeaux, j'aperçois Andy qui sort la tête de son bureau de responsable de l'animation. Il tend le cou et regarde à droite et à gauche, comme une tortue-girafe. J'agite le sac en papier avec la vodka dedans. Il écarquille les yeux : *pas maintenant*. Angela est à l'intérieur. Je bifurque aussi sec vers les toilettes du personnel. Mona vient de passer un coup en prévision de la nocturne du jeudi soir. Autrefois ça ne m'embêtait pas quand c'était moi qui m'occupais du ménage, mais il faut reconnaître qu'avec Mona c'est plus propre. Je rince ma blessure dans le lavabo immaculé sans remettre le bandage, que ça sèche un peu. Ce n'est pas si profond que ça, juste un avertissement – une manière de dire : « Trop près, meuf. » Petite brute. Je souris à mon reflet dans le miroir, mais j'ai une sale tête. La sueur a fait couler mon maquillage et mes cheveux sont tout plaqués sur un côté. On voit mes racines grises sous les mèches blondes. Et j'ai des auréoles sous les aisselles. Juste en sortant, je me retrouve nez à nez avec Angela.

— Tu viens dans mon bureau ? J'ai deux mots à te dire.

Elle a une magnifique silhouette, notre Ange – même dans son uniforme kaki du zoo – et on voit tout de suite

de qui Kimberly tient sa chevelure : épaisse et brune, douée d'une vie propre. Kim n'a hérité de mon fils Lee que ses yeux foncés, avec des cils à tomber, et le nez en trompette allemand de la famille de mon ex. Dieu seul sait ce qui a attiré Ange chez mon garçon. Elle a des diplômes, un père riche, des ambitions. Lee était dix ans trop jeune pour elle, toujours sapé comme dans un spectacle de rue hippie. Foutrement beau, cela dit, comme sa mère. Ange était encore soigneuse quand il a débarqué avec ses grelots. Elle avait un aigle marin sur le poignet et cette étincelle dans le regard qui n'était déjà autre que Kimberly.

À part le poster grandeur nature d'un aigle australien, Angela n'a rien changé à la déco de la pièce, depuis le départ de son prédécesseur – un jeune abruti nomade de l'entrejambe. Il y a deux fauteuils pas trop mauvais devant la fenêtre et une petite table basse, mais Ange n'est pas d'humeur à bavarder. Je dois m'asseoir face à elle, à son bureau. Elle sort son téléphone.

— C'est quoi, ça ?

J'approche ma tête de l'écran. C'est une vidéo. Les deux dingos mâles jouant dans l'enclos comme ils le faisaient aujourd'hui, puis l'objectif vire sur le côté. Un touriste passe et bloque la vue juste au moment où Sue me mord.

— C'est moi !

— Oui, c'est toi. Ils ont même mentionné le nom du parc dans la description. C'est quoi ce délire, Joan ?

— La pauvre petite Sue...

— Il y a des protocoles pour ça, Joan. Les soigneurs travaillent avec les animaux. Toi, tu es guide. Tu n'as pas tes certificats, tu n'es pas formée pour t'occuper d'eux. Tu imagines si elle t'avait mordue ?

— Je garde ma main amochée sous la table.

— Mais non. On se comprend, moi et les chiens.

— Ce ne sont pas des chiens. Et ça ne suffit pas, Joan. Je suis sérieuse. T'as vu les infos ?

— La grippe ?

— Je veux parler des gens qui attaquent les parcs animaliers.

— Je hausse les épaules.

— Tu devrais être au courant, dit-elle. Ces écoterroristes... ou ces militants de la cause animale, je ne sais pas comment il faut les appeler.

— C'est ça, dis-je en hochant la tête. Des écolos.

— En tout cas des gens rentrent dans les zoos et libèrent les animaux, au sud du pays.

— Ah ouais ? Décidément, ça craint au sud, en ce moment.

— Mais ça nous concerne aussi, figure-toi. La direction générale risque de nous obliger à fermer dès demain si ça devient trop sérieux. Alors toi dans l'enclos des dingos, c'était la dernière chose dont on avait besoin. Ça aurait été n'importe qui d'autre...

— Sue n'aurait laissé personne d'autre l'approcher. Elle n'aime que moi.

Je plie mes doigts sous le bureau. Ça ne fait pas trop mal. À ce stade de la conversation, Ange devrait en être

à son couplet sur les bêtes incapables d'amour, mais elle ne fait que regarder fixement son poster d'aigle.

— T'as peur qu'ils décident de fermer le parc pour de bon ?

Elle se tourne vers l'écran de son ordinateur et clique plusieurs fois sur la souris.

— Non. Je ne sais pas. Je serai en visioconférence demain la moitié de la journée à propos des manifestants. En attendant, je suis obligée de te donner un avertissement, pour montrer au reste de l'équipe que je ne plaisante pas.

— OK, Ange.

Elle est tellement droite et raide et officielle. Les ongles tout rongés. À l'époque où elle travaillait avec les oiseaux de proie, elle avait de la fougue dans le regard. Avec son gant de cuir et son aigle sur le bras, elle avait l'air tout droit sortie d'un livre de fantasy médiévale. Maintenant, dans ses grands yeux marron, il n'y a plus que des trombones et des pages de calendrier numérique. Parfois elle est tellement tendue qu'on dirait qu'elle va exploser. Je me souviens de mes trente-cinq printemps. On croit encore qu'on a la vie devant soi. Et puis les quarante ans arrivent, la peau s'affaisse et c'est foutu. Elle ne sait pas ce qui l'attend. Je me lève pour sortir.

— Assieds-toi, j'ai pas fini. J'ai entendu dire que t'avais recommencé à faire les voix.

Ça, c'est les soigneuses qui ont dû me balancer. Vanessa. Ou Liu. Ces sales hypocrites.

— Les touristes adorent. Et les bêtes aussi...

— Ça va complètement à l'encontre des valeurs qu'on défend au parc. Le respect, l'exactitude des informations...

— L'exploitation.

Conne que je suis.

— Pardon ?

— Non, je plaisante. J'ai lu le manuel, Ange...

— Ah oui, eh bien tu peux le relire. On n'est pas chez Disney, ici. On n'est pas dans le *Roi Lion*. Tu sais ce qui est écrit dans le manuel ?

J'ouvre la bouche, la referme.

— Il est écrit que les gens qui anthropomorphisent les animaux ont plus de mal à déchiffrer les signaux. Et les gens qui ne déchiffrent pas les signaux sont dangereux. Dangereux pour eux-mêmes, dangereux pour les animaux, et dangereux pour les visiteurs. Je ne veux pas de ça ici. J'espère que je me suis bien fait comprendre.

Elle agite la main vers la porte. Je m'arrête devant le poster de l'aigle.

— Tu m'amènes Kim ce soir ?

Elle hoche sèchement la tête, mais son visage s'adoucit un peu. On est jeudi. Kimberly dort chez moi le jeudi. Ange va en ville pour ses cours du soir en management, puis elle fait ce que font les filles célibataires de nos jours : avec d'autres femmes, elles vont à la gym, elles changent leurs photos de profil sur les réseaux et sortent dans des bars chics. De mon temps, on se contentait d'aller au pub, de se bourrer la gueule et de choper. Je ne l'ai jamais

surprise avec quelqu'un dans son lit, même en passant tôt le matin lui ramener Kim.

— Au fait, Ange ? Je me demandais, pour ma candidature. Pour le poste de soigneur. T'avais dit...

— Vraiment, Joan ? Vraiment ?

Je m'éclipse. Mieux vaut se faire mordre par ma petite Sue qu'affronter le regard d'Angela, certains jours.

À la terrasse du café, quelques membres de l'équipe du soir prennent déjà leur repas à côté des touristes. La friteuse est tombée en panne la semaine dernière mais ils l'ont réparée et ça sent divinement bon. Mon estomac gargouille. Les soigneurs évitent mon regard, mais un touriste se souvient de moi et s'exclame :

— Oh, mais c'est la dame des dingos ! Eh, madame, on peut faire une photo ?

Andy sort la tête de son bureau et m'appelle avant que j'aie le temps de prendre la pose. Je m'accoude au chambranle de sa porte.

— Rentre et ferme derrière toi, putain !

Je ferme et sors la flasque de ma poche. On avale chacun une gorgée. C'est de la vodka bon marché. Je préfère les trucs sucrés – le sherry, le rhum – mais la vodka, c'est mieux pour le boulot. Le bureau d'Andy est minuscule, avec des fenêtres en hauteur. Il abrite un immense python jaune paille dans un vivarium trop petit. Blondie est notre vedette, et quand elle n'est pas enroulée autour du cou d'un touriste, en train de se faire

prendre en photo, elle mène une existence triste et sans danger dans sa cage. C'est parfois le seul animal qu'Andy approche de la journée. Pendant qu'il boit une autre gorgée, j'observe le python. Je le supplie mentalement de dresser sa tête en forme de diamant, mais non.

— Alors, journée palpitante ? grimace Andy.

— Ouaf. Je pourrais vendre des tickets.

Je lui montre ma main.

— Tu t'es fait mordre ?

Il a un ton désolé, comme si c'était lui l'auteur de la blessure. Il fouille dans ses tiroirs mais ne trouve qu'un vieux pansement miteux dont personne ne voudrait s'approcher.

— T'as tous tes vaccins, au moins ?

J'acquiesce.

— C'est une drôle de fille, cette Sue. Difficile à déchiffrer. Imprévisible.

— T'es pas sa soigneuse, Joan.

— Merci. J'ai déjà eu droit au sermon. Et puis, t'aurais fait pareil.

Andy sourit. Nous savons tous les deux que non. Un autre groupe de *rangers* passe devant le bureau, leurs voix flottant jusqu'aux fenêtres.

— Mais quel est le problème ? Je ne vois pas pourquoi les guides ne pourraient pas bosser avec les animaux s'ils en ont envie.

C'est Casey. Une nouvelle, mignonne comme un cœur. Un rire. Liu ? Vanessa ?

— Ils ne sont pas... enfin, tu verras. Ils ne sont pas qualifiés. Joan n'est même pas capable d'obtenir son certif 3 animaux captifs. Angela la garde seulement parce qu'elle s'occupe de Kimberly. C'est une mamie, bordel de merde, pas une soigneuse.

Elles sont passées. J'ai revissé le bouchon de la flasque tellement fort qu'on ne peut plus l'ouvrir.

Andy tire sur ma chemise marron de guide.

— Tu finiras par l'avoir ton certif, Joan. Retente ta chance.

Je suis trop concentrée sur le bouchon pour répondre. La flasque s'ouvre enfin. J'avale une gorgée et donne le reste à Andy. Dehors, dans le mini-parc où les enfants peuvent caresser des animaux, un jeune wallaby s'énerve contre un autre. Andy regarde l'horloge, soupire.

— Mais putain, Andy, pourquoi tu continues à bosser ici ?

Il vide la flasque.

— Les avantages en nature.

— Tu veux que je leur donne à manger ?

— Ils t'aiment bien, toi. Pas moi.

— Il faut juste que tu leur montres qui commande, c'est tout. Fais pas comme si t'avais peur qu'ils t'arrachent les yeux. Parle-leur. On ne vous apprend pas ça au certif ?

J'attrape le seau de mélange spécial kangourous, préparé ce matin même par les bénévoles du parc. Maïs, pommes, patate douce et granules, le tout saupoudré de vitamines et de vermifuge. Le seau balance au bout de

mon bras et je titube un peu. Mon regard se pose sur Blondie. Son œil de serpent est maintenant braqué sur moi, avec un message simple : si tu me nourris, je n'essaierai peut-être pas de te bouffer le bras. Les animaux sont comme ça ; francs du collier. C'est des gens qu'il faut se méfier.